

Les principaux rôles s'individualisent d'abord assez peu, groupe indistinct où tout le monde brandit le même marteau ensanglanté, puis acquièrent davantage de relief au fil des actes. On ne comprend pas toujours tout, mais la production impose progressivement sa narrativité proliférante, riche en images fortes, maniant même habilement la dérision. Boito a manifestement conçu son opéra pour les plus grandes voix de son temps (Rosa Raisa en Asteria, Aureliano Pertile en Nerone, Marcel Journet en Simon Mago...), et Bregenz a pu rassembler une distribution d'un gabarit satisfaisant, sinon exceptionnel. Le ténor mexicain Rafael Rojas a gardé des moyens intacts, en dépit d'une longue fréquentation de rôles

lourds, et son Nerone apparaît bien charpenté, à défaut d'avoir la jeunesse de l'empereur historique, mort à l'âge de 30 ans. En Simon Mago, le baryton-basse italien Lucio Gallo exerce un parfait contrepoids, incarnation maléfique soigneusement composée, diction autoritaire et beau timbre. Deux autres personnages masculins, Fanuèl, prophète intransigeant, et Tigellino, confident de Nerone, requièrent des voix conséquentes (lors de la création, ce dernier était chanté par rien moins qu'Ézio Pinza). Ici, le baryton canadien Brett Polegato et la basse hongroise Miklos Sebestyén sont très corrects. Côté féminin, deux voix généreuses : la mezzo italienne Alessandra Volpe en Rubria, et la

soprano russe Svetlana Aksenova en Asteria, personnage dont la vocalité tranchante et les propos tortueux font penser à Kundry dans *Parsifal*. Dernier atout : Dirk Kaftan en fosse, qui se joue des difficultés acoustiques du Festspielhaus. On peut apprécier, dans des conditions optimales, une écriture musicale qui se préoccupe beaucoup de fluidité, mélodie continue proche du dernier Verdi, mais tout aussi inévitablement de Wagner, avec même, çà et là, une sensualité qui n'est pas loin de Richard Strauss et Franz Schreker. *Nerone* se révèle ainsi dans toute sa complexité, imparfaite mais fascinante.

LAURENT BARTHEL

CHASSIGNOLLES
La Grange aux Pianos,
20 août

Così fan tutte
Mozart

Juliette Allen (Fiordiligi)
Solène Laurent (Dorabella)
Daegyun Jeong (Guglielmo)
Yu Shao (Ferrando)

Iryna Kyshliaruk (Despina)
Gautier Joubert (Don Alfonso)
David Stern (dm)
Mariame Clément (me)

L'été dernier, une collaboration impromptue entre David Stern – fondateur de la compagnie lyrique Opera Fuoco – et Cyril Huvé – directeur du Festival «La Grange aux Pianos» de Chassignolles – avait permis de présenter *Le nozze di Figaro*, dans une version avec piano. Cette année, l'ambition est montée d'un cran, avec une production de *Così fan tutte*.

L'importance de l'orchestre, notamment pour les vents, a conduit Cyril Huvé à commander, pour l'occasion, une réduction de la partition pour ensemble de chambre. Ce bel arrangement pour nonet (aux hautbois/cor anglais, clarinette, basson et cor s'ajoute un quintette à cordes) a été réalisé, avec beaucoup de goût, par les éditions Lacroch.

La performance, en termes d'endurance et de virtuosité, est considérable pour le tout jeune Ensemble Ataïr, fondé en 2019. Mais il se montre à la hauteur de l'enjeu, parfois un peu sur la corde raide, mais toujours dans l'élan et le théâtre, grâce à la direction précise et inspirante de David Stern qui sait, à tout moment, indiquer les *tempi* adéquats. On admire, aussi, la fluidité dans le tuilage avec le piano attentif de Karolos Zouganelis, en charge des récitatifs.

Au début, la mise en espace de Mariame Clément semble adopter une banale esthétique de sitcom, pour une lecture efficace, mais assez attendue. Notamment quand les deux officiers reviennent, non en Albanais, mais en gars des banlieues, avec survêt, baskets et casquette vissée à l'envers. C'est à partir du second acte que le propos montre toute sa finesse, quand l'échange des fiancés est pris au sérieux, car révélateur de senti-

ments beaucoup plus profonds.

Dès lors, la finale montre tout ce qu'il peut avoir de bancal et d'ambigu. Car si Fiordiligi et Guglielmo semblent décidés à reformer leur couple, Ferrando et Dorabella ne sont manifestement guère enchantés de se retrouver, pour une conclusion aussi ouverte que douce-amère.

S'il y a, malgré tout, une limite au projet, c'est de s'attaquer à un opéra aussi difficile, comme premier spectacle d'une troupe nouvellement formée : la cinquième génération de chanteurs d'Opera Fuoco – dont tous font partie, sauf Ferrando –, avec fatalement une certaine inégalité, en termes d'expérience.

La technique aguerrie de Juliette Allen lui permet d'assumer toutes les difficultés de Fiordiligi, avec un aplomb incontestable. En Dorabella, Solène Laurent montre un tempé-

Un cadre idéalement
poétique et bucolique « au
pays de George Sand ».

rament irrésistible, mais vocalement, c'est encore un peu vert. Surtout, son timbre se marie mal avec celui de sa partenaire.

À l'inverse, les deux hommes font preuve d'une grande complicité, tant scénique que musicale. Yu Shao, dont nous avons déjà entendu l'élégant Ferrando, en 2015, dans une production de l'Académie de l'Opéra National de Paris, se montre très à l'aise, avec un aigu facile et une vocalise hardie. Le ténor chinois trouve une parfaite complémentarité dans le Guglielmo hâbleur, clair et percutant, de Daegyun Jeong.

Daegyun Jeong, Iryna Kyshliaruk et Yu Shao dans *Così fan tutte*.



YVAN BERNAUER

Dans la tradition des Despina légères, Iryna Kyshliaruk fait mouche, avec un abattage et une sûreté technique formidables. Seul point faible, le Don Alfonso de Gautier Joubert, peu à l'aise en scène, au baryton-basse grasseyant dans le grave et plafonnant dans l'aigu.

En tout cas, l'œuvre trouve un cadre idéalement poétique et bucolique « au pays de George Sand », comme le souligne le Festival, de surcroît par beau temps. Le public, venu nombreux, ne ménage pas ses manifestations d'enthousiasme à la fin.

THIERRY GUYENNE